

Traîtres – renégats – rebelles. Armes discursives et figures sociales de la déloyauté (Europe, 15^{ème}-19^{ème} siècles)

Workshop international – Le Mans – 17 novembre 2017

Coordonné par Rachel Renault (Le Mans Université) et Sébastien Schick (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)

Prenant la suite des travaux de la sociologie de l'action¹, les historiens ont insisté, ces dernières années, sur la multiplicité des rôles sociaux incorporés par les agents à l'époque moderne, et sur l'importance de ces rôles dans la détermination de leurs actions : de l'élite politique aux simples roturiers, ils étaient tous sujets d'un prince, membres de corps, de communautés, ou de corporations, fidèles d'une religion, et insérés dans un ensemble de relations sociales de parenté, d'amitié, de clientèle et de patronage qui structuraient en profondeur leurs vies ordinaires et leurs comportements². Or, on sait aussi à quel point ces différents rôles, et les devoirs qui leur étaient associés, pouvaient entrer en contradiction les uns avec les autres : il n'était pas rare de s'opposer à son prince pour des raisons religieuses³, de suivre son patron ou son ami dans une révolte face à ce même prince⁴, ou de préférer la fidélité à la communauté villageoise au détriment du prince ou du seigneur⁵.

L'historiographie a de longue date étudié la figure du traître, que ce soit à travers celle de l'espion, de l'ennemi de l'intérieur, du rebelle ou du faux-converti. En revanche, elle a moins fréquemment articulé entre elles ces différentes figures de l'infidélité. Elle a également rarement porté attention à la manière dont ces catégories étaient construites et mobilisées. Or, elles ne sont appliquées ni de manière uniforme, ni de manière systématique à toutes les situations où un agent choisit une fidélité plutôt qu'une autre. Enfin, si les trahisons éclatantes des Grands ont fait l'objet de nombreuses analyses, nous pensons qu'il est également essentiel de les mettre en regard des trahisons ordinaires intervenant « au ras du sol⁶ », dans les villes, les villages et les communautés.

Nous souhaitons donc interroger les configurations politiques et sociales dans lesquelles ces figures émergent et dans lesquelles ces désignations atteignent ou non leur but. On s'interrogera donc à la fois sur les moments particuliers où ces rôles, qui souvent coïncident, entrent en discordance, et sur la manière dont sont qualifiés les choix qui sont alors faits. Lors de ces conflits apparaissent en effet les figures rhétoriques et sociales du traître, du renégat et

¹ Bernard Lahire, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel, 2011.

² Wolfgang Reinhard, *Freunde und Kreaturen : « Verflechtung » als Konzept zur Erforschung historischer Führungsgruppen, römische Oligarchie um 1600*, E. Vögel, München, 1979.

³ Voir par exemple les cas traités par Alain Hugon, *Au service du roi catholique. « Honorables ambassadeurs » et « divins espions »*, Madrid, Casa de Velázquez, 2004.

⁴ Ce que notait déjà, en son temps, Roland Mousnier, selon qui les devoirs réciproques de maître à créature « priment tous les autres, même l'obéissance due au roi, même le service dû à l'État ». Roland Mousnier, *La vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII*, Paris PUF, 1971, p. 531. Voir aussi Kathia Béguin, *Les princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2003.

⁵ Giovanni Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989. Caroline Castiglione, *Patrons and adversaries : nobles and villagers in Italian politics, 1640-1760*, Oxford, Oxford university press, 2005.

⁶ *Ibid.*

du rebelle. S'il était, dans certaines situations, parfaitement accepté socialement et légitime politiquement de changer de patron, de rompre son amitié, de se convertir, de désobéir à son prince⁷, pourquoi ces choix sont-ils parfois qualifiés dans l'ordre de la trahison ? Tantôt, ces catégories semblent n'avoir aucune efficacité ; tantôt au contraire, elles atteignent leur cible, et discréditent les individus visés.

Nous proposons donc de réfléchir à ces trois figures de la trahison à partir de cas précis, afin de souligner ce qu'elles ont en commun : celle de l'espion ou de l'ennemi de l'intérieur, qui s'allie avec un ennemi qui est ici, toujours, l'étranger ; celle du rebelle, de l'insurgé, du révolté, qui mobilise la figure du sujet ingrat ou du traître à la communauté ; celle enfin du renégat ou de l'impie, qui choisit une allégeance religieuse qui met en péril la cohésion d'une communauté. Chaque fois, ces figures, qui parfois se rejoignent et s'entremêlent, pourront être étudiées à toutes les échelles spatiales, et dans tous les univers sociaux, y compris les plus ordinaires.

Nous pensons que les figures du « traître », du « renégat » et du « rebelle » gagnent à être comprises, non pas comme des données objectifs, liés à un type de comportement qui entraînerait la catégorisation, mais comme le résultat de stratégies discursives, et le produit de situations, dans lesquelles on parvient à assigner cette identité à son ennemi. Il s'agit donc de s'interroger sur les situations sociales et politiques précises dans lesquelles ces accusations peuvent être portées, sur les types de comportements qui peuvent y conduire et en rendre le succès plus ou moins probable, mais aussi sur les rapports de force qui permettent ou non à ces insultes d'avoir prise ; sur la manière dont, enfin, ces catégories peuvent être utilisées les unes par rapport aux autres ou les unes contre les autres. Ce faisant, c'est alors la légitimité d'un ensemble de pratiques politiques concrètes d'opposition que l'on pourra interroger du point de vue des acteurs et de leur culture politique propre.

Trois ordres d'interrogations nous paraissent ainsi émerger :

- Le premier s'efforce de comprendre les motivations du traître. Pourquoi et comment choisit-on une allégeance au profit d'une autre ? Les agents choisissent-ils en fonction d'un simple calcul coût/avantage et d'une évaluation des différents risques ? La trahison est-elle toujours motivée par l'espoir d'un gain, et le cas échéant, de quelle nature est-il ? Des logiques de l'ordre de la rationalité en valeur priment-elles parfois sur la rationalité en finalité ?
- Un deuxième ensemble s'efforce de comprendre la manière dont les « trahis » appréhendent et qualifient le « traître ». Selon quelles logiques la (dis)qualification comme « traître » s'opère-t-elle et dans quels contextes s'avère-t-elle efficace ? Quels argumentaires les « traîtres » déploient-ils en retour face à ces qualifications ?
- Le troisième ensemble concerne les déclinaisons différenciées – ou à l'inverse, les similarités – des figures de la trahison. Observe-t-on des figures transversales aux groupes sociaux et différentes relations de fidélité ? La « trahison » est-elle un invariant social, ou l'emploi réitéré du terme cache-t-il au contraire des pratiques fortement distinctes ? La nature du lien trahi – social, politique, religieux... – a-t-il une incidence sur la reformulation des liens sociaux qui suit l'acte de trahison ?

⁷ Sharon Kettering, *Patrons, brokers, and clients in seventeenth-century France* / Sharon Kettering, New York Oxford, Oxford university press, 1986.

La périodisation qui a été retenue pour cette journée permettra d'interroger ces logiques à l'œuvre depuis les grands conflits sociaux et religieux des XV^e et XVI^e siècles jusqu'à l'émergence de l'État-nation, longtemps interprétée, dans une logique modernisatrice, comme celle du progrès constant du pouvoir de l'État. Par nos travaux, nous souhaitons à la fois libérer la figure du « traître » et du « rebelle » de l'époque moderne d'une lecture contemporaine, qui l'interprète, de manière automatique, comme celui qui se détournerait de son prince et de l'État dont il est le sujet, mais aussi interroger le bien-fondé de cette conception objective de la définition de ces figures pour la période post-révolutionnaire.